

The book cover features a dark blue background with a repeating pattern of white whale tails and wavy lines representing water. A white rectangular frame is centered on the cover, containing the author's name, title, and publisher information.

JEREMIAH N. REYNOLDS

Mocha Dick

PRÉFACE DE THIERRY GILLYBÆUF

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



Mocha Dick

ou la baleine blanche du Pacifique :
fragment d'un journal manuscrit

Titre original : *Mocha Dick or The White Whale of the Pacific:
A Leaf from a Manuscript Journal*

© Les Éditions du Sonneur, 2013

ISBN : 978-2-916136-66-0

Dépôt légal : octobre 2013

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JEREMIAH N. REYNOLDS

Mocha Dick

ou la baleine blanche du Pacifique :
fragment d'un journal manuscrit

Traduction de l'anglais (États-Unis) et préface
de Thierry Gillyboeuf



PRÉFACE

un second rôle incontournable
de la littérature américaine

SI L'ON EST SÛR QU'HERMAN MELVILLE a lu le récit d'Owen Chase relatant le célèbre naufrage du baleinier de Nantucket, l'*Essex*, à la suite de l'attaque d'un grand cachalot, il n'existe aucune preuve permettant d'affirmer qu'il ait eu connaissance de celui que Jeremiah N. Reynolds publia dans *The Knickerbocker*, en 1839, dans lequel il racontait la capture (imaginaire) d'un grand cachalot blanc (réel) qui sévissait dans l'océan Pacifique. Mais certaines similitudes entre les deux textes sont trop troublantes pour n'être que le fruit du hasard. Comme Mocha Dick, le

Léviathan melvillien¹ est un cachalot (*sperm whale*) albinos, d'une taille hors du commun, vivant en solitaire, couvert de harpons et de cicatrices, redouté pour la violence de ses attaques. Avec George Pollard, le capitaine malheureux de l'*Essex*, que ses collègues marins, après son second naufrage, affublèrent du surnom de « Jonah » (qui désigne les navigateurs frappés du mauvais œil), Melville tenait la figure du capitaine Achab ; avec Mocha Dick, il avait sa créature. Néanmoins, si le récit de Reynolds, de forme plus traditionnelle, n'est pas chargé de la force symbolique, presque hallucinée, de celui de Melville, il n'en possède pas moins d'indéniables qualités littéraires et une puissance narrative incontestable, déployée, lors des longues veillées d'attente des interminables campagnes de pêche, par ces authentiques rhapsodes que pouvaient être certains loups de mer embarqués sur les baleiniers.

1. En 2008, le fossile de l'un des plus grands prédateurs marins qui ait jamais été découvert fut baptisé *Livyatan melvillei*.

Jeremiah N. Reynolds naquit en Pennsylvanie en 1799, dans une famille pauvre. Bien que brillant élève, il n'alla pas longtemps à l'école ; il dut gagner sa vie très jeune, en creusant des tranchées dans les prairies du comté de Clark. Mais grâce à ses capacités intellectuelles remarquables et à sa force de travail, il parvint à devenir professeur dans une école communale, réunissant ainsi les fonds nécessaires pour poursuivre ses études – pendant trois ans – à l'université de l'Ohio, à Athens. Il y lança un journal, le *Wilmington Spectator*, et fit la connaissance de John Cleves Symmes Jr. (1779-1829), un ancien capitaine de l'armée américaine qui s'était illustré pendant la guerre de 1812². Celui-ci avait développé, en 1818, une théorie selon laquelle la Terre était creuse, habitée dans ses entrailles et composée de plusieurs sphères imbriquées les unes

2. Ce conflit opposa une nouvelle fois les tout jeunes États-Unis d'Amérique, fraîchement indépendants, à l'ancien colon, le Royaume-Uni, et ses alliés.

dans les autres – qu’il appelait des « sphères concentriques » –, grandes ouvertes aux pôles. Loin d’être considérée comme farfelue, cette théorie fit grand bruit à l’époque, et bien qu’il fût un piètre orateur, Symmes était parvenu, en 1822, à convaincre le sénateur du Kentucky, Richard M. Johnson, de présenter une requête auprès du Congrès pour que le gouvernement organise une expédition vers les pôles, en avançant comme argument principal : « Il semble y avoir de nombreux phénomènes extraordinaires, dans les régions arctique et antarctique, qui indiquent fortement qu’il y a quelque chose au-delà des cercles polaires qui est digne de notre intérêt et de nos recherches. » L’enjeu était aussi d’ordre politique : les Anglais avaient déjà envoyé un navire – le *Lord Melville*... – en Antarctique en 1821 et les Russes s’apprêtaient à se lancer dans pareille aventure. Mais cette tentative de Symmes, comme les deux ou trois autres qu’il lança dans les années qui suivirent, se heurtèrent à une

fin de non-recevoir. Cependant, lors de son passage dans l'Ohio, il fit de Jeremiah N. Reynolds un émule. Ce dernier revendit donc son journal pour accompagner Symmes dans ses tournées de conférences. Les qualités oratoires du jeune professeur ne tardèrent pas à produire leur effet sur des auditoires de plus en plus nombreux.

Néanmoins, en 1827, Reynolds publia un article intitulé *Remarks on a Review of Symmes' Theory*, dans lequel il laissait apparaître certaines divergences de vue vis-à-vis des thèses de son mentor. Avait-il été sincère quand il avait décidé de suivre Symmes ou bien avait-il compris que s'offrait là à lui une occasion unique de quitter son modeste quotidien dans une petite cité rurale, sans grand avenir pour un esprit entreprenant comme le sien ? Toujours est-il que, quand Symmes mourut – prématurément –, Reynolds n'en continua pas moins de donner les mêmes conférences. Les salles étaient à chaque fois comblées et, avec un droit d'entrée de cinquante cents,

Reynolds collecta rapidement des fonds importants. Grâce à l'entremise de Richard Rush, secrétaire au Trésor, et de Samuel Lewis Southard, secrétaire à la Marine, tous deux membres du cabinet du président américain John Quincy Adams, il obtint qu'on affrêtât un navire gouvernemental pour explorer le pôle Sud et vérifier la véracité de la théorie de la « terre creuse ». Nommé agent spécial du département de la Marine, Reynolds supervisa la remise en état, dans les arsenaux de New York, d'un bâtiment de guerre, le *Peacock*, rencontra de nombreux baleiniers et recruta des scientifiques.

Mais l'élection d'Andrew Jackson à la magistrature suprême mit subitement un terme au projet pour des raisons purement politiques.

Reynolds ne se découragea pas pour autant. Il fonda la South Sea Fur Company and Exploring Expedition. Grâce au Dr John Frampton Watson, un riche New Yorkais qu'il avait converti à ses idées, et à quelques chasseurs de phoques qu'il

avait rencontrés du temps où il était agent spécial de la Marine, il affréta l'*Annawan*.

Commandé par le capitaine Nathaniel Brown Palmer, le navire quitta le port de New York en octobre 1829. Mais l'expédition tourna court : l'équipage se mutina à Valparaiso, au Chili, où ils débarquèrent de force Reynolds et Watson, avant de prendre le commandement du navire pour écumer les mers.

C'est sans doute lors de ce séjour chilien forcé que Reynolds entendit parler de Mocha Dick, le grand cachalot blanc qui devait son nom à une île située au large des côtes chiliennes et dont il raconterait la capture, dix ans plus tard, dans l'une des revues littéraires américaines les plus en vue de l'époque, *The Knickerbocker*, sous le titre *Mocha Dick or The White Whale of the Pacific: A Leaf from a Manuscript Journal*.

Pendant les presque trois années qu'il passa au Chili, d'étranges et picaresques aventures furent prêtées à Reynolds – il se dit qu'il fut engagé

comme colonel d'un régiment par les Araucaniens en guerre contre une autre tribu et qu'il se blessa sérieusement à la suite d'une chute de cheval. Une chose est sûre : il se trouvait à Valparaiso, en octobre 1832, lorsqu'accosta la frégate américaine *Potomac*, qui avait conduit une expédition punitive sur la côte de Sumatra où un navire américain avait été attaqué. Reynolds réussit à se faire engager comme secrétaire personnel du commodore John Downes. Quand, en mai 1834, le *Potomac* rentra à Boston après un tour du monde, Reynolds entreprit la rédaction de ce périple, qui fut publié l'année suivante en plusieurs volumes sous le titre *Voyage of the United States Frigate Potomac*.

S'il avait pris ses distances avec la théorie de Symmes, Reynolds n'avait pas renoncé pour autant à son projet d'expédition polaire. Le 3 avril 1836, il prononça une *Address on the Subject of Surveying and Exploring Expedition to the Pacific Ocean and South Seas*, qui lui valut d'être

nommé, le mois suivant, secrétaire correspondant et agent commercial de la future expédition nationale destinée à explorer l'Antarctique et les mers du Sud. Mais cinq jours avant son lancement, à l'été 1838, Reynolds fut remercié.

Entre-temps, sa conférence du 3 avril 1836 avait été publiée – au mois de janvier 1837 – dans le *Southern Literary Messenger*, accompagnée d'une présentation critique du directeur du journal, un certain Edgar Allan Poe. Celui-ci avait déjà, anonymement, rendu compte favorablement du récit de Reynolds sur le *Potomac*, deux ans plus tôt. De Reynolds qu'il admirait, Poe écrivit : « Avec une force mentale supérieure, son énergie indomptable est exactement de cette nature qui n'admet par la défaite. » Fortement impressionné et marqué par la théorie de Symmes telle que l'exposait Reynolds, Poe en reprit de larges passages dans le chapitre XIV des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et il faut se souvenir que les derniers mots énigmatiques que Poe

prononça, en proie au délire, sont : « Reynolds ! Reynolds ! Reynolds ! Reynolds ! »

Quant à Reynolds, devenu un brillant avocat, il mourut à New York en 1858. Malgré l'influence que ses écrits ont exercée sur les œuvres de deux figures majeures de la littérature américaine, Melville sans doute et Poe certainement, Jeremiah N. Reynolds n'a souvent le droit qu'à une mention en note en bas de page. Or son *Mocha Dick*, traduit ici pour la première fois en français dans son intégralité, mérite une place à part entière dans la littérature de la mer, dont on sait depuis Euripide qu'elle « lave tous les crimes des hommes ».

MOCHA DICK

NOUS NOUS ATTENDIONS à ce que l'île de Santa María¹ soit plus remarquable encore pour sa végétation luxuriante que le sol fertile de l'île de Mocha², et la déception qui avait été la nôtre quand nous fûmes contraints d'écourter notre séjour sur la seconde se trouva quelque peu atténuée par la perspective de devoir mouiller plusieurs jours dans la première. Mocha se trouve au

1. L'Isla Santa María, découverte vraisemblablement en 1544 par l'explorateur génois Giovanni Battista Pastene (1507-1580), est une île habitée par quelques Mapuches, au large de la côte de Coronel, au Chili. C'est sur cette île que Melville situera l'intrigue de sa nouvelle *Benito Cereno*. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

2. Petite île chilienne, originellement peuplée de Mapuches, au large des côtes de la province d'Arauco.

large du Chili, par 38° 28' Sud, à vingt lieues au nord de Mono del Bonifacio et face au fleuve Impérial, par rapport auquel elle est orientée ouest-sud-ouest. Habitée au siècle dernier par les Espagnols, cette île est totalement déserte depuis quelques années. Son climat est doux et la différence de températures entre l'été et l'hiver imperceptible. Le gel y est inconnu dans les plaines et la neige très rare, même sur les sommets de ses plus hautes montagnes.

Nous quittâmes le schooner en fin d'après-midi, et tandis que nous faisons cap vers le nord, il regagna la pointe sud de l'île. Alors que la nuit commençait de tomber, nous croisâmes un bâtiment qui s'avéra être celui dont nous avons vu, un ou deux jours plus tôt, les pirogues en train de capturer une baleine. Il est peu d'objets plus beaux ni plus pittoresques – outre les pensées romantiques et exaltantes qu'il fait naître – qu'un navire baleinier observé à trois ou quatre milles de distance, par une agréable soirée, au milieu du

grand océan Pacifique. À le voir avancer gracieusement sur l'eau, ondulant au gré des doux flots propres à cette mer, avec ses voiles rougeoyant sous la lumière frémissante des feux brûlant à son bord et un épais panache de fumée s'élevant au beau milieu pour former d'épaisses et sombres volutes emportées par le vent, il était aisé d'imaginer que l'on contemplait un volcan flottant.

Les deux bâtiments vogaient vers le nord sous un vent propice, si bien qu'à neuf heures ce soir-là, nous avions rejoint le navire étranger. On nous fit monter à bord et l'officier de quart nous transmit les compliments du capitaine, ainsi qu'une invitation amicale à partager l'hospitalité de sa cabine. Acceptant sans l'ombre d'une hésitation cette marque de courtoisie si spontanée, nous rejoignîmes le capitaine Palmer, qui se trouvait en compagnie du second du *Penguin*. Le navire se rendait à Saint Mary pour y faire réparer des avaries occasionnées par une tempête quelques semaines auparavant.